

L'industrie agricole du Saguenay–Lac-Saint-Jean : 160 ans de montagnes russes

Dany Côté

Volume 12, numéro 1, 2006

Pouvoir et société : la transmission des patrimoines au Saguenay–Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11126ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, D. (2006). L'industrie agricole du Saguenay–Lac-Saint-Jean : 160 ans de montagnes russes. *Histoire Québec*, 12(1), 22–28.

L'industrie agricole du Saguenay–Lac-Saint-Jean : 160 ans de montagnes russes

par Dany Côté, historien

Né en 1962 au Lac-Saint-Jean, Dany Côté passe les premières années de sa vie à Montréal et à Brossard. De retour dans sa région natale en 1974, il y complète son secondaire pour ensuite faire son entrée au Cégep de Jonquières. Après une première année en informatique, il se réoriente en Art et technologie des médias et obtient son diplôme en 1984. Puis, un voyage en Europe, en 1985, lui permet enfin de trouver « sa voie », soit l'histoire. C'est à l'UQAC qu'il découvre la fascinante histoire du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Baccalauréat en poche, Dany Côté commence une longue carrière de pigiste en histoire, travaillant pour plusieurs musées, entreprises et municipalités. Parallèlement, il commence une maîtrise en Études régionales, où il observe plus spécifiquement les villes érigées par les grandes compagnies. Il publie sa thèse de maîtrise en 1995. Sept autres parutions suivront entre 1995 et 2005, ainsi que plusieurs articles et chroniques dans la revue d'histoire régionale Saguenayensia. Depuis l'automne 2005, il est adjoint à l'édition aux Éditions JCL, de Chicoutimi.

Parler de l'importance de l'agriculture dans une région comme celle du Saguenay–Lac-Saint-Jean, considérée par plusieurs comme éloignée, pour ne pas dire nordique, peut sembler un peu décalé en cette époque de mondialisation, où l'on peut facilement acheter dans les marchés d'alimentation des produits frais de partout, à longueur d'année. Bien des étrangers qui se rendent au Saguenay–Lac-Saint-Jean en touristes pendant la saison hivernale pourraient même douter qu'il soit possible de cultiver quoi que ce soit, vu que la température passe sous le point de congélation plusieurs mois de suite. À leur décharge, il faut avouer qu'il est certain que nous ne bénéficions pas de conditions climatiques semblables à celles de la grande région montréalaise, encore moins à celles de l'Ouest canadien ou étatsunien.

On ne retrouve pas d'immenses champs qui se déroulent à perte de vue durant des dizaines et des dizaines de kilomètres.

Bien sûr, il y a nos fameux bleuets, un emblème presque mythique, qui, de toute façon sont apparus ici naturellement, même si, depuis une quarantaine d'années, nous avons développé une façon semi-industrielle de les cultiver. Mais au-delà du petit fruit bleu, s'est-il passé quelque chose, côté agricole, au Saguenay–Lac-Saint-Jean? Quel est l'apport de l'agriculture au niveau de notre croissance économique? Quel est son poids passé et présent par rapport au secteur industriel, éternel rival depuis toujours selon certains historiens?

Tout cela n'est pas évident, surtout que, lorsque l'on parle

d'histoire et d'économie, plusieurs observateurs préfèrent plutôt analyser notre développement sous l'angle de l'exploitation de nos abondantes ressources naturelles de jadis, comme la fourrure, la forêt ou l'eau. Certes, ces secteurs d'activités sont plus impressionnants en termes statistiques : production en tonnes, nombre de travailleurs, ressources utilisées pour la transformation, énergie nécessaire lors du processus de production sont autant d'expressions qui fascinent.

Or, c'est oublier que, durant plus d'un siècle et demi au moins, des dizaines de milliers, pour ne pas dire des centaines de milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, ont vécu au Saguenay–Lac-Saint-Jean grâce au travail qu'ils ont patiemment effectué sur leur petit lopin de terre, une souche arrachée, une à la fois, une poignée de grains lancée l'une après l'autre dans des sillons jadis ouverts à la pioche ou avec une charrue rudimentaire, un veau mis au monde après l'autre, une meule produite après la précédente. Ce sont des données moins spectaculaires, moins tape-à-l'œil, mais tout aussi importantes. C'est pourquoi, au cours des prochaines pages, nous allons tenter de présenter une courte réflexion historique sur le développement de l'agriculture dans la région.

Un long prélude agricole

Le rêve agricole saguenéen débuta par une utopie ou plutôt deux. La première fut alimentée par des Jésuites, principalement François de Crespien¹, qui, au XVII^e siècle, tentèrent de transformer les Amérindiens nomades, les Montagnais, en gentils agriculteurs sédentaires, comme l'étaient depuis des lunes leurs « cousins » iroquois. Or, malgré les efforts des religieux, ce rêve élaboré à la rencontre de la rivière Métabetchouane et du lac Saint-Jean ne fut en fait qu'une vaine tentative qui échoua rapidement, faute de motivation des principaux intéressés qui préféraient la chasse à la charrue et la vie en forêt à la peinarde vie campagnarde.

Quant à la seconde utopie, elle débuta au milieu du XIX^e siècle, alors que se brisait lentement le joug de l'industrie de la fourrure, un monde dominé économiquement par les commerçants anglais et spirituellement, encore une fois, par les Jésuites. Encore des religieux, en effet! Le chercheur en histoire s'en rendra rapidement compte : de tous temps, on ne peut dissocier le monde ecclésiastique de l'agriculture régionale. C'est probablement la raison pour laquelle l'histoire de cette discipline au Saguenay-Lac-Saint-Jean, étudiée jusque dans les années 1960 par les historiens/religieux, a été analysée sous l'angle que l'on appelle agriculturiste². En effet, on a longtemps voulu croire que l'ouverture officielle

de la région en 1842 était la meilleure réponse à la grave crise économique et sociale que connaissaient alors les paroisses situées dans les seigneuries étalées le long du fleuve Saint-Laurent. De génération en génération, de Nouvelle-France jusqu'en Bas-Canada, pendant plus de trois siècles, les familles terriennes originaires d'Europe avaient patiemment défriché, puis cultivé les magnifiques terres dispersées au nord et au sud de cet important cours d'eau. Mais, de familles nombreuses en familles nombreuses, au fil des générations, les bonnes terres devinrent rares, si rares qu'il fallut chercher ailleurs un nouvel endroit où déverser ces surplus démographiques, dont une partie importante voyait son salut chez nos voisins du Sud, dans les attirantes villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre. « Em-parons-nous du sol » est alors lentement devenu le credo véhiculé par l'élite intellectuelle francophone. Pour sauver la religion et la race canadienne-française, il fallait l'empêcher de s'expatrier aux États-Unis.

Mais, au même moment, ceux que l'on appelait les *lumber lords*, les barons du bois, dont le fameux William Price, ten-

tent de toutes les façons possibles d'agrandir leurs territoires forestiers afin d'alimenter leurs scieries réparties également le long du Saint-Laurent et de ses principaux affluents. Avides de bois, surtout de pin blanc, ils forcent alors le gouvernement à leur concéder de nouveaux espaces. Or, grâce aux nombreuses explorations réalisées depuis des décennies par des mandataires du gouvernement³ et des coureurs des bois, il s'avère que le Saguenay-Lac-Saint-Jean recèle de nombreux bouquets de ces fameux pins blancs, de même que de vastes territoires agricoles, surtout autour du lac Saint-Jean et dans une moindre mesure le long de la rivière Saguenay.



*Le temps des récoltes dans la plaine d'Hébertville.
Source : Municipalité d'Hébertville.*



*Le labour des terres du Séminaire de Chicoutimi.
Source : Séminaire de Chicoutimi.*



Un « voyage » de foin à Métabetchouan. Source : Société d'histoire du Lac-Saint-Jean.

On le remarque, le gouvernement est donc tiraillé de part et d'autre entre le puissant lobbying des marchands de bois et l'avalanche de pétitions et de demandes répétées des agriculteurs charlevoisiens, qui ne peuvent plus subdiviser leurs terres pour abriter leurs fils en âge de se marier. Tout cela est donc en jeu pour les autorités gouvernementales, tout en sachant qu'elles doivent protéger le monopole de la Compagnie de la baie d'Hudson, maître des lieux depuis des décennies.

En un sens, les autorités trancheront à la fois pour les uns et pour les autres, laissant aller les choses de leur propre cours. D'une part, la ressource en fourrure est presque épuisée par une longue surexploitation échelonnée sur des décennies de chasse, ce qui obligera de toute façon la Compagnie de la baie d'Hudson à abandonner à court terme ses activités dans la région. D'autre part, il est évident que les compagnies fores-

tières qui s'implanteront d'abord dans le Bas-Saguenay, puis de plus en plus vers l'Ouest, engageront des employés qui s'établiront rapidement avec leur famille. Il n'est donc pas étonnant d'apprendre que les premiers agriculteurs sont en fait ces bûcherons provenant des régions de Charlevoix et du Bas-Saint-Laurent, qui défrichèrent près de leurs frustes maisonnettes de petits lopins de terre destinés en premier lieu à nourrir leurs femmes et leurs enfants.

Parallèlement, grâce aux efforts de l'élite intellectuelle québécoise, les premières sociétés de colonisation s'organisent afin d'ouvrir des établissements agricoles de façon que l'on pourrait qualifier aujourd'hui de communautaire. C'est ce qu'elles feront, entre autres, à Jonquière et à Hébertville⁴, avec plus ou moins de succès, faut-il cependant l'avouer. Pour toutes sortes de raisons, leurs bilans ne seront pas très reluisants. Au fil des ans, peu de familles

auront réellement pris racine grâce à ces dernières. L'ouverture à l'agriculture du Saguenay et du Lac-Saint-Jean sera surtout un fait individuel, mais c'est grâce à l'arrivée des familles que la région prendra une expansion démographique.

Mais la forêt n'est jamais bien loin de l'agriculture, autant géographiquement qu'au niveau pratique. À la fois concurrentes et complémentaires, il se développera, surtout au nord du Saint-Laurent, un système qu'un historien de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) qualifiera d'agroforestier⁵, système qui aura cours pendant plus d'un siècle. En résumé, on peut le décrire comme un processus où les hommes œuvrent sur leur ferme durant la belle saison et pour les entreprises forestières durant l'hiver. L'exploitation forestière leur permet d'amasser un revenu supplémentaire qui sera investi dans les activités agricoles, l'achat de bêtes ou d'équipement ainsi que la construction de bâtiments. À son tour, l'agriculture jumelée au jardinage permet d'accumuler les denrées qui seront consommées par les familles campagnardes isolées dans leur rang. La forêt fournit également aux agriculteurs le précieux bois dont ils se servent pour bâtir leur maison et les autres dépendances reliées à la ferme, ainsi que le bois de chauffage, essentiel dans une région aux hivers aussi rudes.

Une erreur collective de cinquante ans rapidement rattrapée

Les vieilles habitudes héritées de la tradition ne se perdent pas si facilement. Ainsi, entre 1838 et 1882, on crut collectivement que le salut de l'agriculture régionale passait par la culture des céréales, notamment le blé, comme on le faisait jadis dans notre village natal. Or, tous le réaliseront bien malgré eux, ce fut une grave erreur, notamment à cause du climat qui hypothéquait constamment cette activité. Malheureusement, avant que les colons ne s'en aperçoivent, l'agriculture avait déjà pris une profonde ornière où elle s'embourba pendant plusieurs difficiles décennies.

Après cinquante ans de tentatives infructueuses et de maigres récoltes, un seul homme modifia la donne et enclencha un mouvement qui se révéla comme le bouleversement le plus important de l'histoire de



*Un père trappiste en tracteur.
Source : Trappe de Mistassini.*

cette industrie. En effet, en 1882, un certain Siméon Fortin (qui curieusement venait de la ville de Québec et non du Saguenay) ouvrit à Chicoutimi une première industrie de transformation du lait de vache en fromage. L'ouverture de cette fromagerie s'avéra à long terme la planche de salut de l'agriculture régionale. Mais résistance au changement oblige! Fortin eut de la difficulté à convaincre les cultivateurs d'augmenter leur troupeau de vaches afin de lui fournir de façon constante la matière première nécessaire à la fabrication de son cheddar[®]. Puis, ils comprirent que les profits engendrés par la vente du lait pouvaient représenter une source de revenus non négligeable.

Le mouvement était lancé et, en quelques dizaines d'années, une multitude de petites fabriques seront construi-

tes des deux côtés de la rivière Saguenay et autour du lac Saint-Jean. La construction d'une fromagerie par rang (et même plus) devint la norme. Ceci s'explique surtout par le développement rudimentaire du réseau routier régional de l'époque. Parce que les producteurs de lait ne disposent habituellement que d'une simple charrette et d'un seul cheval, quand ce n'est pas d'un bœuf, la fabrique doit être située le plus près possible du lieu où l'on produit le liquide blanc. Pendant les premières années, cette lacune importante sera d'ailleurs un frein au transport du produit fini vers les marchés potentiels.



*Une ferme de Notre-Dame-du-Rosaire.
Source : Société d'histoire du Lac-Saint-Jean.*



*Jean-Marie Couët, un leader important du monde agricole régional.
Source : La Terre de chez nous.*

Du fromage en quantité

Pendant presque un siècle, les fromageries seront la pierre d'assise de l'industrie agricole régionale, surtout à partir du moment (1888) où le train franchira enfin le Bouclier canadien pour déboucher juste devant le petit village pastoral de Chambord. Désormais, les consommateurs de Québec et de Montréal seront accessibles. De plus, on exportera du beurre dans tout le Québec⁷ et même du fromage en Angleterre, pourtant la patrie du cheddar. Une relative ère de prospérité plane enfin et les paroisses agricoles, notamment celles des plaines agricoles d'Hébertville et de Normandin, connaissent de belles années prospères. On dit d'ailleurs à la blague, quoi qu'il y ait un brin de vérité dans cette affirmation, que le nombre d'enfants disponibles pour les travaux des champs ainsi que la traite conditionnent le nombre de vaches que l'on peut posséder... En termes scientifiques, cela équivaut à dire que la taille d'un troupeau est directement proportionnelle à la quantité de main-d'œuvre disponible sur la ferme.

Dans le premier quart du ^{xx}e siècle, de sérieux bouleversements pointent à l'horizon et l'agriculture sagamienne s'apprête à connaître une ère de mouvances. Pourtant, à cette époque, le tracteur vient d'apparaître. Cent fois plus puissante qu'un cheval, qui devient alors un simple objet de loisir, cette nouvelle machine



La Laiterie Kénogamie. Source : Patrimoine Jonquière.

permet de faire en quelques heures une tâche qui demandait autrefois des jours d'efforts d'une main-d'œuvre nombreuse. Au chômage le forgeron, qui doit se recycler en mécanicien pour survivre...

En contrepartie, au même moment, un premier véritable regroupement prend à peine son envol depuis 1924 : l'Union catholique des cultivateurs⁸. Destinée surtout à unir les agriculteurs de toute allégeance et de tout type de production, l'UCC, d'ailleurs cautionnée, voire menée encore une fois par l'élite religieuse, deviendra rapidement le fer de lance de la classe agricole, avec ses usines de transformation et ses magasins coopératifs.

Une période cruciale

La crise des années 1930 s'avère une autre étape importante dans le renouveau agricole du Saguenay-Lac-Saint-Jean. C'est à cette époque que les dernières terres arables disponibles sont ouvertes péni-

blement par de courageux ouvriers qui n'ont plus de travail et qui doivent, du jour au lendemain, s'improviser agriculteurs. Il ne faut pas oublier que la Crise a été très dure pour les industries régionales qui, à contre-cœur, n'ont eu d'autre choix que de mettre à pied des travailleurs par centaines, sans véritables secours gouvernementaux pour les soutenir. Ces arides terres de roches, situées entre les vieilles plaines et le Bouclier canadien, souvent incultes, deviendront le calvaire de plusieurs familles qui ne tiendront parfois que quelques années avant de retourner dans leur patrie urbaine.

Grâce à la fin de la Crise et au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, on assistera à un nouveau retournement. Dans un premier temps, il faut noter que c'est pendant cette période que l'on retrouve le plus de fermes sur le territoire régional, soit environ 6000⁹. Les temps changeront rapidement. Des normes gouvernementales

plus strictes et une explosion industrielle, notamment grâce à l'agrandissement des installations d'Alcan à Arvida, causeront une diminution marquée du nombre d'exploitations agricoles et de fromageries. Heureusement, les surplus de main-d'œuvre ainsi libérés peuvent trouver du travail dans les alumineries et les nombreuses papeteries qui produisent désormais à plein régime pour les armées alliées au Canada.

Cependant, il ne faut pas se méprendre, car moins de fermes ne signifie pas nécessairement que la production agricole diminue d'autant. Au contraire! D'une part, les tracteurs ainsi que la machinerie agricole qui s'y rattache deviennent enfin courants, faisant oublier, même aux anciens, l'héroïque époque de la faux et de la petite charrue péniblement tirée par un cheval fourbu. D'autre part, de plus en plus d'agriculteurs possèdent des camions et sont ainsi en mesure de transporter leur lait vers des fromageries plus modernes, au fait des dernières normes d'hygiène et de production.

Parallèlement, grâce notamment à l'apparition de la scie mécanique, il s'opère un clivage important dans le domaine de l'industrie forestière. L'époque où les agriculteurs quittent leur famille pour plusieurs mois pour la coupe de bois puis la drave, entre l'automne et le printemps, tire à sa fin. Grâce à la moder-

nisation de leur ferme, ils peuvent désormais faire un choix éclairé; devenir agriculteurs à temps plein ou travailleurs forestiers, également l'année durant. Il reste maintenant aux premiers à développer leur art, celui de produire du lait. Et il reste beaucoup à faire sur ce point. En effet, jusqu'à maintenant, le rendement des vaches a été relativement bas, car la sélection des meilleurs sujets n'a jamais été une priorité. Pourtant, comme souvent, les communautés religieuses, autant celles d'hommes que de femmes, ont ouvert la voie de ce côté avec leurs magnifiques troupeaux. Certains de leurs spécimens ont même remporté plusieurs concours et prix provinciaux et nationaux grâce à leurs vaches judicieusement sélectionnées au fil des ans.

Il ne faut pas oublier l'implantation de l'électricité dans les campagnes dans les années 1940. Grâce aux efforts du gouvernement provincial, par l'entremise de l'Office de l'électrification rurale, des centaines de kilomètres de fils électri-

ques ont été installés dans les rangs jeannois et saguenéens. Il va sans dire que cette source d'énergie a été très bénéfique pour les fermes régionales, notamment grâce à l'apparition des trayeuses et de l'éclairage, ainsi que pour la conservation du lait fraîchement trait, qui reposait auparavant sur le stockage de grandes quantités de glace. Elle est enfin terminée, l'époque de la traite manuelle réalisée dans le noir presque complet et, surtout, celle du lait difficilement *refroidissable* qui rendait la production du fromage aléatoire.

La diversification de l'agriculture régionale

Dans une dernière phase, l'agriculture régionale connut une remarquable prise en main de même qu'une étonnante diversification. La première est symbolisée par la fondation en 1949 de la Chaîne coopérative du Saguenay, à Saint-Bruno, puis en 1967, par l'apparition de l'Association coopérative laitière. Ces regroupements entièrement régionaux, d'abord raillés par leurs concurrents de la vallée du Saint-Laurent, ont initialement connu de grands succès, mais qui n'ont pas duré pour toutes sortes de raisons.

Pour ce qui est de la diversification, réalisant que la production de fromage ne peut à elle seule soutenir les centaines de fermes encore en activité, les agriculteurs ouvrirent leurs horizons et ajoutèrent à leur exploitation



Une des nombreuses manifestations d'agriculteurs des années 1970. Source : La Terre de chez nous.

d'autres secteurs, tels l'élevage d'animaux pour la viande, la production de petits fruits et la culture de nouveaux plants ou de céréales. Ces nouvelles activités agricoles attirent même les curieux, au point où l'on parle maintenant d'une nouvelle formule de tourisme que l'on nomme agrotourisme. Désormais, les visiteurs peuvent visiter des fermes, des fromageries et louer des chambres chez certains agriculteurs. Il existe même dans la magnifique plaine d'Hébertville, plus précisément dans le petit village de Lac-à-la-Croix, un centre d'interprétation voué à l'agriculture et à la ruralité. Il ne faut pas oublier le Musée du cheddar à Saint-Prime, relié à la célèbre fromagerie de la famille Perron. Et que dire de l'explosion du marché du fromage artisanal? D'année en année, on offre aux consommateurs de découvrir de nouveaux fromages élaborés de main de maître qui permettent aux agriculteurs de vendre leur lait en région, sans



Un élevage d'otruches.
Source : Cégep d'Alma.

concurrencer les fromageries traditionnelles basées sur la production de cheddar.

Les hauts et les bas d'une industrie fragile

En conclusion, il est facile de remarquer que le développement de l'agriculture au Saguenay-Lac-Saint-Jean a connu, sur près de deux siècles, une série de hauts et de bas, selon les conjonctures et les événements. Bien malgré eux, les agriculteurs ont toujours été soumis à des aléas contre lesquels ils n'avaient souvent aucun contrôle, car autant la nature que les hommes ont influencé son développement.

Une nouvelle invention, une nouvelle norme environnementale, une sanction économique imposée par un pays voisin, un changement de gouvernement, tout influence l'exploitation d'une ferme. Ces dernières années ont d'ailleurs été significatives sur ces points. De la récente crise de la vache folle en passant par un gel profond qui détruit parfois les fleurs des plants de bleuets, jusqu'à l'impressionnante baisse du nombre de fermes en exploitation, l'actualité régionale est une succession d'événements bons ou mauvais. Sur ce point, la fermeture de l'usine de Chambord à l'automne 2004 est devenue un enjeu de taille. Rien n'est encore gagné pour les valeureux « cultivateurs » de la région, surtout que la relève semble parfois hésitante dans certains secteurs. Bien des jeunes semblent bouder un métier qui exige patience, talent, polyvalence, passion et amour de la nature.

Notes

¹ BOUCHARD, Russel. *Le pays du Lac-Saint-Jean : esquisse historique de la colonisation*, p. 40.

² Il suffit par exemple de lire *l'Histoire du Saguenay*, rédigée par Victor Tremblay, de la Société historique du Saguenay.

³ Les plus importantes, celles de 1828, ainsi que plusieurs documents relatifs au sujet ont été publiés par le Centre d'études et de recherches historiques du Saguenay en 1968.

⁴ CÔTÉ, Dany. *Hébertville : pionnière du Lac-Saint-Jean, 1849-1999*, p. 42-61.

⁵ Voir à ce sujet : SÉGUIN Normand. *La conquête du sol au 19^e siècle*, Montréal, Les Éditions du Boréal express, 1977, 296 p.

⁶ BOUCHARD, Russel. *La vie quotidienne au temps des fondateurs : extraits des mémoires de la famille Petit, 1883-1887*, p. 512.

⁷ LECLERC, Richard. « Étude sur la croissance générée par le chemin de fer de Québec et du Lac-Saint-Jean, 1871-1921 », dans *Saguenayensia*, p. 7.

⁸ Pour un excellent tour d'horizon de l'histoire de l'UCC et de l'UPA : KESTERMAN, Jean-Pierre et autres. *Histoire du syndicalisme agricole du Québec, UCC-UPA, 1924-1984*, Saint-Laurent, Les Éditions du Boréal express, 1984, 328 p.

⁹ CÔTÉ, Dany. *De la colonisation à la mondialisation : histoire de l'industrie agricole du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Saguenay, Fédération de l'UPA du Saguenay-Lac-Saint-Jean, 2005, 292 p.